Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 13 (1963)
Heft: 2

Nachruf: In memoriam : Alfred Métraux, ethnologue
Autor: Germond, Henri

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ALFRED MÉTRAUX, ETHNOLOGUE

C'est à un âge où l'on attendait encore beaucoup de lui que le Dr Alfred Métraux s'en va, dans de douloureuses circonstances. Il était Vaudois d'origine et, bien que devenu citoyen américain, il tenait à son pays ; fréquemment en voyage sur tous les points du monde, il revenait avec un plaisir extrême dans son canton. Alors qu'il séjournait dans une tribu du Haut-Amazone qui n'avait encore jamais vu un Blanc, il fut oublié par les organisateurs de la mission, qui n'envoyèrent qu'avec beaucoup de retard le bateau du retour ; il eut alors le temps, à côté de son travail scientifique, d'enseigner à ces « primitifs » un peu de musique, et il leur fit apprendre des chansons de Dalcroze, en français. Au moment du départ, émouvant car il s'était attaché à ces gens, il fut salué d'un « Petit village », incompris de ceux qui le chantaient, mais rappel lointain de la terre aimée.

Après son baccalauréat passé à Lausanne, Alfred Métraux entra à l'Ecole des Chartes où semblaient le destiner son intelligence et ses dons de linguiste. Mais une passion était née en lui, celle de l'ethnographie ; par son père, médecin en Amérique du Sud, il était entré en rapport avec les populations des Andes dont il sentait la mystérieuse originalité, mais aussi la parenté avec les structures profondes des hommes dits civilisés.

Il suivit alors l'Ecole des Hautes études, où il présentera quelques années plus tard une thèse, qui est un travail décisif, sur la religion des Tupinamba et ses rapports avec celle d'autres tribus Tupi-Guarani. Mais déjà — il avait alors vingt-deux ans — il avait donné un travail au Congrès des américanistes à Göteborg, où il compare deux aspects d'un même rite, celui du balancement, dans la Grèce ancienne et en Bolivie, où l'usage, en pleine orgie, d'une escarpolette doit favoriser la fécondité et produire un état d'extase enthousiaste. Métraux fait à ce propos des remarques qui dénotent une connaissance déjà vive du sentiment religieux : « Il suffit de peu pour découvrir sous un léger revêtement de christianisme les strates profondes de la

« gentilité »... Par l'émotion qu'ils traduisent, ces rites s'opposent à l'ensemble des états pénibles et dépressifs causés par la mort. Cette joie de vivre qui saisit le groupe entier... correspond à cette alternance et parfois même à cette simultanéité de joie et de tristesse, de pleurs et de rires, expression d'émotions trop intenses qui donnent une note si étrange aux cérémonies funéraires des primitifs où le déchaînement des passions joyeuses est une affirmation de la vie. »

Il y avait de l'audace à publier peu après un article dans la *Revue d'ethnographie* sur la méthode dans les recherches ethnographiques. Mais telle était déjà la maîtrise de l'auteur que ce qu'il écrit là aurait pu l'être à la fin de sa vie ; voici ses lignes d'entrée : « Toute enquête portant sur les croyances, les coutumes et les institutions des primitifs est une entreprise qui exige beaucoup de tact, de prudence et des connaissances étendues. Cette constatation est de date récente ; elle s'est imposée aux ethnographes sous l'influence des sociologues qui conçurent le désir de voir l'ensemble de leurs recherches se constituer en une science véritable, fondée sur une observation exacte des faits. »

Ce sont ces qualités, probité, esprit critique, respect du fait humain et, en particulier, du fait religieux, jointes à une connaissance des civilisations rapidement étendue qui feront de Métraux un des maîtres d'une science toute nouvelle, l'ethnologie. Il fondera en 1928 et dirigera durant six ans un institut à l'Université de Tucuman où l'on étudiera les Indiens de l'Amérique. Il travaille à Honolulu puis enseigne à Berkeley en Californie, à Yale et à Mexico. La Smithsonian Institution l'appelle à lui, et c'est sous son égide qu'il publie de nombreux articles sur la sociologie et la linguistique de plusieurs tribus.

Devenu citoyen américain, il est mobilisé en 1941 ; après la guerre l'ONU fait de lui le chef du Département des affaires sociales et il est désigné comme ethnologue expert à l'Unesco. C'est là qu'il travaillera à de nombreuses missions anthropologiques et sociales, qu'il collaborera à la revue *Diogène* et au *Courrier de l'Unesco*, qu'il animera une série de publications sur la question raciale et la pensée moderne, où écrivent entre autres le P. Congar et M. Visser 't Hooft. Il enseigne à l'Ecole pratique des Hautes Etudes à Paris où il devient en 1962 directeur d'études, au moment où la limite d'âge — soixante ans — l'oblige à quitter l'Unesco. Il allait partir pour une mission scientifique au Paraguay lorsque sa vie trouva son terme dans des circonstances qui laissent tous ceux qui l'ont connu troublés et peinés.

Ce qui fait la valeur de son œuvre, c'est le caractère authentique de l'information et des jugements. Avant d'aborder l'étude d'une population, il dépouille toute la littérature qui la concerne : livres, articles, rapports de tous genres, « Lettres édifiantes » publiées par des missionnaires, relations de conquistadors. Métraux est resté un historien ; il examine ces textes, les critique avec lucidité et humour ; il

essaie surtout de découvrir, à travers les conceptions d'Européens imperméables à l'égard des « sauvages », ou de croyants à la foi exclusive et désuète, de sentir la palpitation de l'esprit et du cœur humains.

Ensuite, il va vivre chez ces peuples ; il sait leur parler, il sait surtout les écouter, les comprendre et se faire comprendre ; il a pour eux une sympathie qui se mêle à la curiosité du savant ; rien chez eux ne lui est indifférent ; il pressent les mobiles de leurs attitudes déconcertantes, il va jusqu'au fond de leurs idées dont il devine la noblesse, même quand leur expression paraît enfantine. Ce qui le fait souffrir, c'est de voir une civilisation dégénérer ; il se départit alors de son calme et écrit une phrase cinglante sur « les horreurs de la conquête et de la colonisation », sur les Espagnols « pour qui la parole donnée a peu de valeur », sur « cet éternel chacal, le colon européen ».

C'est cet art de l'approche, par la critique de ceux qui ne le possèdent pas et par une intuition cordiale de l'âme humaine, qui donne toute leur densité aux œuvres essentielles de Métraux. On est étonné quelquefois qu'il paraisse faire peu de cas des maîtres en systématique ethnographique. Il ne les cite guère, ou bien il leur emprunte des termes vite usés comme ceux de mana, de totem ; il se contente souvent de citer des croyances ou des noms de divinités tels que les rapportent les auteurs anciens. Mais très vite, il va bien au-delà de ces données ; ce qu'il veut c'est fournir des faits, c'est les assembler, c'est, en partant d'hypothèses provisoires, permettre d'en constituer d'autres plus riches, plus étayées, d'où sera absente toute spéculation. C'est pourquoi il admire et il édite en les annotant des mémoires écrits au milieu du siècle dernier par un P. Honoré Laval et conservés aux archives de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus ; il y voit avec raison un document de première main qui éclaire non seulement l'histoire et la pensée d'une population habitant une petite île du Pacifique, Mangareva, mais la mentalité des Polynésiens. C'est entre autres grâce à cette œuvre qu'il pourra comprendre quelques-uns des mystères planant sur l'île de Pâques.

L'étude des Tupi-Guarani lui a permis d'aborder la plupart des problèmes posés par la « mentalité primitive » : l'homme qui peut prendre toutes les formes, de la plante ou de la bête ; les dieux qui sont des ancêtres civilisateurs, qui président aux phénomènes de la nature, qui se manifestent par le soleil et les astres, mais qui ne sont pas essentiellement différents des hommes ; les puissances de la vie qui jaillissent de partout, mais spécialement en des lieux privilégiés ou chez des êtres qui, par là, se distinguent des autres : magiciens, prêtres, médecins ; le cycle de la vie, l'importance du nom, la couvade où c'est le mari qui semble être l'auteur de l'enfant, tout ce qui touche à la mort et à l'au-delà. Métraux étudie avec intérêt un rite qu'il

retrouvera dans d'autres civilisations, les « salutations larmoyantes ». Mais ce qui fait l'originalité de cette œuvre, c'est la description, grâce à plusieurs sources de témoins, de l'anthropophagie rituelle. Les détails y sont donnés avec tout leur macabre réalisme. Mais l'auteur prend grand soin de montrer ce qu'il y a de religieux et de mystique dans une pratique qui a soulevé le dégoût, mais qui ne se déroule qu'au moment d'une fête solennelle, et dont le but est de revigorer toute une tribu. Ceux qui les jugèrent sévèrement ont usé de méthodes bien plus cruelles et plus efficaces dans leur destruction que celles de ces pauvres Tupi.

Métraux insiste sur le « messianisme » qui a soulevé ces tribus des Andes et les a poussées, jusqu'au siècle dernier, à descendre la pente du fleuve pour atteindre les régions côtières de l'Atlantique, « un monde meilleur », « la terre où l'on ne meurt pas ». Il y a là un instinct bien mystérieux, dont les flambées ne sont pas encore éteintes au Brésil d'aujourd'hui.

En 1934, ce fut le départ pour l'île de Pâques. Ce petit coin de terre avait été très étudié, la population était décimée, l'exploitation et le tourisme naissant lui avaient fait perdre le peu qui lui restait de son originalité. En quelques mois Métraux eut résolu trois des principaux problèmes qui se posaient de façon irritante : les statues gigantesques étaient de date récente ; avec leur plateforme sacrée, l'*ahu*, elles indiquaient, comme d'immenses bornes, la possession par un lignage, une sous-tribu, d'une longue bande de terre s'étendant jusqu'à la mer ; elles en représentaient le chef ou le prêtre dont l'esprit avait passé au rang de divinité tutélaire du groupe.

Le culte de l'homme-oiseau s'adresse à la fois à un dieu et à un homme. A l'époque où un certain oiseau pond ses œufs, on célèbre une grande fête ; nombre de concurrents se présentent pour chercher l'un de ces œufs, le premier si possible ; la tâche est difficile. Celui qui le découvre pousse le cri de l'oiseau. Il devient pour une année un être sacré et il est investi de pouvoirs discrétionnaires qui lui permettent de rançonner qui il veut, sans crainte d'une opposition sacrilège. Des statues et des dessins sur pierre représentent cet étrange personnage, de même que le symbole du dieu dont il est le serviteur : une tête de mort. Métraux fait remarquer que ce dieu doit être le même que celui des îles Marquises et que c'est le seul dieu dont les missionnaires entendirent parler en arrivant dans l'île : c'était le créateur de l'univers et on lui sacrifiait des enfants.

Un ou deux musées possédaient d'étranges tablettes de bois ou de pierre, couvertes de signes ayant les apparences d'une écriture primitive, d'une pictographie. On les avait rapprochés des alphabets anciens de la Mésopotamie ou de l'Indus. Mais Métraux montre que c'est en vain ; il suppose que les bardes de l'île de Pâques se servaient

de bâtons ou de tablettes sur lesquels ces signes étaient gravés afin d'avoir des aide-mémoire, comme les nœuds de ficelle dans d'autres peuples et chez les Pascuans actuels ; ce seraient des symboles, beaucoup plus synthétiques que toute autre écriture.

Métraux gardera la nostalgie de ce séjour sur cette île du Pacifique ; il y fut volé, trompé, déçu, mais la valeur de ses découvertes, l'attachement de nombreux habitants pour sa personne comme pour son travail, la mélancolie de cette terre « gigantesque scorie pleine de trous, de cavernes, de fissures et de gouffres », balayée de nuées marines resteront chers à son cœur.

Et pourtant, son grand ouvrage, ce fut le Vaudou haïtien. Il s'agit d'une forme étrange de religion actuelle où se mêlent les antiques croyances apportées d'Afrique par les esclaves et le culte catholique amené par les missionnaires et généralement accepté par la population. Métraux écrit qu'il a toujours été intéressé par la formation des religions syncrétistes et qu'à cet égard, le Vaudou a été pour lui un champ particulièrement fécond.

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail d'un livre qui demanderait à lui seul une étude approfondie. L'auteur a du reste parlé de Haïti et du Vaudou à plusieurs reprises en Suisse romande ces dernières années. Mais il faut relever la précision de l'historique que fait Métraux du développement et de l'adaptation des croyances africaines dans le milieu catholique de l'île. Les influences réciproques, les causes sociales, économiques, religieuses sont notées avec finesse et tact. Ce qui est impressionnant, c'est l'ampleur de cette foi dans une population qui est depuis longtemps en contact avec la civilisation. Disons, en passant, que le protestantisme qui gagne beaucoup d'adhérents en Haïti est considéré par les adeptes du Vaudou comme un ennemi redoutable. Ampleur de ces croyances, parce qu'elles se présentent comme un monde total, semblable à celui des Africains, où le sacré est partout : pour s'en pénétrer ou bien, au contraire, pour en éloigner le danger, le fidèle recourt à la magie, aux sacrifices, aux rites d'initiation ; les sorciers, les loups-garous existent et agissent ; la danse et tous les rites de possession conduisant aux transes et à l'extase sont abondamment pratiqués, et tout cela dans le cadre du culte et des fêtes dits chrétiens.

Métraux compare Haïti à Cuba et au Brésil où s'est produit un phénomène analogue, moins spectaculaire pourtant et, avec beaucoup de cœur, essaie de comprendre le pourquoi de ces survivances : sans en être dupe, il montre qu'elles aident à maintenir la solidarité du groupe, qu'elles satisfont à un besoin de sécurité et qu'elles remplissent ainsi une fonction sociale indéniable.

La dernière œuvre de Métraux est un petit volume paru aux Editions du Seuil sur les Incas. En quelque deux cents pages, il

présente un raccourci précis et saisissant de cette étrange civilisation. Il ne se laisse aller à aucun romantisme et rejette toute hypothèse hasardeuse sur la prétendue antiquité des Incas ou sur leur socialisme prophétique. Mais il décrit ce peuple avec toute la précision que permettent les textes de l'époque et l'archéologie, son système politique, l'extraordinaire développement de son organisation économique comme de ses routes, ses richesses et sa religion, dont il donne quelques hymnes émouvants. Il le montre réduit au désespoir, plus ou moins conscient de sa grandeur passée : « Quand demain, les masses indiennes se soulèveront pour exiger que justice leur soit rendue et que la terre qui leur a été dérobée leur soit restituée, on assistera à une troisième renaissance des Incas. »

Que ne pouvait-on pas attendre de cet homme qui savait tant de choses et qui pouvait encore recueillir chez des peuples, qui sentaient en lui un ami, les derniers restes d'un héritage qui nous aiderait à nous connaître mieux nous-mêmes ?

A-t-il songé en s'en allant, dans le tumulte d'une vie difficile, à la baie d'Anakena, dans l'île de Pâques ? « Si paisible ont été les heures que j'y ai passées, a-t-il écrit, que c'est pour moi le plus bel endroit du monde » ; et il ajoutait : « Je voudrais qu'avant de partir dans la Nuit mon fantôme errât encore dans les sites désolés que j'ai tant aimés. Une fois ma tâche accomplie, que les alizés me portent vers Maraeranga, vers le soleil couchant ! »

HENRI GERMOND.